

## L'AVION DE LA BELLE ENDORMIE

Elle était belle, élancée, sa peau délicate avait la couleur du pain, ses yeux celle de l'amande verte, et elle avait une chevelure lisse, noire et longue jusque dans le dos et une aura d'antiquité qui pouvait venir d'Indonésie comme des Andes. Elle était vêtue avec un goût subtil : veste de lynx, corsage de soie naturelle orné de fleurs graciles, pantalon de lin écru et des souliers plats couleur de bougainvillée. « C'est la plus belle femme que j'aie jamais vue de ma vie », me dis-je en la voyant passer à grands pas feutrés de lionne alors que je faisais la queue pour prendre l'avion de New York à l'aéroport Charles-de-Gaulle. Ce fut une apparition surnaturelle d'un instant, qui s'évapora dans la cohue du hall.

Il était neuf heures du matin. Il neigeait depuis la veille et la circulation, plus dense que de coutume dans les rues de la ville, était plus lente encore sur l'autoroute, et il y avait des camions arrêtés sur les bas-côtés et des voitures fumantes sur la neige. Dans le hall de l'aéroport, en revanche, la vie continuait telle qu'au printemps.

Je faisais la queue au comptoir d'enregistrement derrière une vieille dame hollandaise qui contestait depuis près d'une heure le poids de ses onze valises. Je commençais à trouver le temps long lorsque je vis l'apparition fugitive qui me coupa le souffle, et je ne sus comment s'acheva la querelle, car l'hôtesse me fit redescendre sur terre en me reprochant ma distraction. En guise d'excuses je lui demandai si elle croyait aux coups de foudre. « Bien sûr, me répondit-elle. Cette foudre-là est la seule qui soit vraie. » Les yeux toujours fixés sur l'écran de son ordinateur elle me demanda si je

désirais voyager dans la partie réservée aux fumeurs ou dans celle assignée aux non-fumeurs.

« Ça m'est égal, dis-je, exprès, du moment que je ne suis pas à côté des onze valises. »

Elle me remercia d'un sourire commercial sans lever les yeux de son écran phosphorescent.

« Choisissez un numéro, me dit-elle : trois, quatre ou sept. – Quatre. »

Une étincelle de triomphe éclaira son sourire.

« Depuis quinze ans que je travaille ici, vous êtes le premier à ne pas choisir le sept. »

Elle inscrivit sur la carte d'embarquement le numéro du siège et me la tendit avec mes papiers en me regardant pour la première fois de ses yeux mordorés qui furent mon lot de consolation alors que je voyais de nouveau passer la belle. Au même instant, elle m'informa que l'on venait de fermer l'aéroport et que tous les vols étaient retardés.

« Jusqu'à quand ? »

– Dieu seul le sait, dit-elle toujours souriante. La radio a annoncé que ce matin aurait lieu la plus grande chute de neige de l'année. »

Elle se trompait : ce fut la plus grande du siècle. Mais dans la salle d'attente des premières, le printemps semblait réel tant il y avait de fleurs vivantes dans les vases, et la musique en conserve paraissait aussi sublime et apaisante que le prétendaient ses créateurs. Soudain, j'eus le sentiment que c'était là un refuge idéal pour ma belle, et je la cherchai dans les autres salles, troublé de ma propre audace. Mais la plupart des gens étaient des hommes de la vie réelle qui lisaient des journaux en anglais tandis que leurs femmes pensaient à d'autres hommes en regardant par les grandes vitres panoramiques les avions morts sur la neige, les usines gelées, les vastes labours de Roissy dévastés par les lions. Passé midi, il n'y avait plus un siège disponible et la chaleur était devenue à ce point insupportable que je sortis pour respirer.

Dehors, je trouvai un spectacle terrifiant. Des gens de toute condition avaient fui les salles d'attente et campaient dans les couloirs transformés en étuves et jusque dans les escaliers, allongés par terre avec leurs animaux, leurs

enfants, leurs effets. Car la communication avec la ville était elle aussi interrompue, et le palais de plastique transparent ressemblait à une immense capsule spatiale échouée au milieu de la tourmente. Je ne pus éviter de penser que la belle devait se trouver quelque part parmi ces hordes paisibles, et cette vision me redonna le courage d'attendre.

A l'heure du déjeuner, nous prîmes conscience de notre condition de naufragés. Les queues devinrent interminables devant les sept restaurants, les cafétérias, les bars pris d'assaut, et trois heures plus tard ils étaient tous fermés car il n'y avait plus rien à manger ni à boire. Les enfants, qui à un certain moment parurent un rassemblement de tous les enfants du monde, se mirent à pleurer à l'unisson, et de la foule monta un remugle de troupeau. C'était le temps des instincts. Les gens s'arrachaient les restes, et je ne pus avaler que les deux derniers petits pots de crème glacée d'une boutique pour enfants. Je les mangeai au comptoir, sans hâte, tandis que les garçons renversaient les chaises sur les tables à mesure que les clients s'en allaient, et que je me voyais reflété dans le miroir du fond, le dernier petit pot de carton à la main, la dernière petite cuillère de carton à la bouche, songeant à ma belle.

Le vol pour New York, prévu à onze heures du matin, partit à huit heures du soir. Lorsque enfin je pus embarquer, les passagers de première classe étaient déjà installés, et une hôtesse me conduisit jusqu'à mon siège. Le souffle me manqua. Sur le siège voisin du mien, près de la fenêtre, ma belle prenait possession de son espace avec la maîtrise des voyageurs expérimentés. « Si j'écris un jour cette histoire, pensai-je personne ne me croira. » Et c'est à peine si je tentai de bredouiller un bonsoir indécis qu'elle n'entendit même pas.

Elle s'installa comme pour passer là plusieurs années, posant chaque chose à sa place et dans le bon ordre, jusqu'à ce que l'endroit fût aussi bien rangé que la maison idéale où l'on trouve tout à portée de la main. Tandis qu'elle s'affairait, le steward nous apporta une coupe de champagne de bienvenue. J'en pris une pour la lui offrir, mais me retins à temps. Car elle n'accepta qu'un verre d'eau et

pria le steward, d'abord dans un français incompréhensible, puis dans un anglais à peine plus aisé, qu'on ne la réveille sous aucun prétexte pendant le vol. Sa voix grave et tiède halait une tristesse orientale.

Lorsqu'on lui apporta le verre d'eau, elle ouvrit sur ses genoux un nécessaire de voyage aux coins garnis de cuivre, comme les malles des grand-mères, et elle prit deux comprimés dorés dans une boîte remplie de pilules de toutes les couleurs. Chacun de ses gestes était méthodique et mesuré, comme si, depuis sa naissance, il n'y avait rien qui pour elle ne fût prévu. Enfin, elle baissa le rideau du hublot, abaissa le dossier de son siège, s'enveloppa jusqu'à la taille dans la couverture sans ôter ses chaussures, mit un masque pour dormir, se pelotonna de côté en me tournant le dos et dormit d'une seule traite, sans le moindre soupir, sans le moindre changement de position, pendant les huit heures éternelles et les douze minutes de trop que dura le vol jusqu'à New York.

Ce fut un voyage intense. J'ai toujours cru qu'il n'est dans la nature plus grande beauté que la beauté d'une femme, de sorte qu'il me fut impossible d'échapper, ne fût-ce que l'espace d'un instant, à l'envoûtement de cette créature de conte de fées qui dormait près de moi. Le steward avait disparu tout de suite après le décollage, remplacé par une hôtesse cartésienne qui tenta d'éveiller ma belle afin de lui remettre une petite trousse de toilette et les écouteurs pour la musique. Je lui répétais la recommandation qu'elle avait adressée au steward, mais l'hôtesse insista pour l'entendre dire elle-même qu'elle ne voulait pas dîner. Le steward dut le lui confirmer, et de plus me reprocha que ma belle n'eût pas accroché à son cou le petit carton avec l'ordre de ne pas la réveiller.

Je dînai en solitaire, songeant à tout ce que j'aurais pu lui dire si elle avait été éveillée. Son sommeil était si paisible qu'à un certain moment je craignis que les comprimés qu'elle avait pris ne fussent pas pour dormir mais pour mourir. Avant chaque gorgée, je levai mon verre et lui portai un toast.

« A ta santé, la belle. »



Le dîner terminé, les lumières s'éteignirent, le film destiné à personne apparut sur l'écran, et nous fûmes tous deux plongés dans la pénombre du monde. La plus grande tempête du siècle était passée, la nuit de l'Atlantique était immense et limpide, et l'avion semblait immobile au milieu des étoiles. Alors, je la contemplai pouce par pouce pendant plusieurs heures, et les seuls signes de vie que je pus percevoir furent les ombres de ses rêves qui glissaient sur son front tels des nuages sur l'eau. Elle avait au cou une chaînette si fine qu'elle était presque invisible sur sa peau d'or, des oreilles parfaites aux lobes sans piqures de boucles d'oreilles, des ongles roses de santé, et un anneau à la main gauche

Comme elle ne semblait pas avoir beaucoup plus de vingt ans, je me consolai à l'idée que ce n'était pas un anneau nuptial mais une simple bague d'éphémères fiançailles. « Te savoir endormie, sereine, sûre, courant fidèle d'abandon, ligne pure, si près de mes bras enchaînés », pensai-je, récitant au-dessus des bulles du champagne le magistral sonnet de Gerardo Diego. Puis je basculai mon siège à hauteur du sien et nous demeurâmes étendus plus près l'un de l'autre que dans un lit de mariés. Son souffle avait la tiédeur de sa voix et sa peau exhalait un parfum léger qui ne pouvait être que celui de sa beauté. C'était incroyable : au printemps précédent, j'avais lu un magnifique roman de Yasunari Kawabata sur les vieillards de la bourgeoisie de Kyoto qui payaient des sommes énormes pour passer la nuit à contempler les jeunes filles les plus belles de la ville, nues et droguées, tandis qu'ils agonisaient d'amour dans le même lit. Ils ne devaient ni les éveiller, ni les toucher, ni même songer à le faire, car l'essence même de leur plaisir était de les regarder dormir. Cette nuit-là, en veillant sur le sommeil de ma belle, je fis mieux que comprendre ce raffinement sénile : je le vécus dans sa plénitude.

« Qui aurait pu prévoir, me dis-je, mon amour-propre exacerbé par le champagne, que je serais un jour changé en vieillard japonais? »

Je dus dormir quelques heures, vaincu par le champagne et les éclairs muets du film, et me réveillai le crâne comme lézardé. Je me rendis aux toilettes. Deux rangs derrière moi

gisait la vieille aux onze valises, les quatre fers en l'air, ou presque. Elle ressemblait à un mort oublié sur un champ de bataille. Par terre, au milieu du couloir, il y avait ses lunettes de lecture avec le cordon en perles de verre multicolores, et j'éprouvai l'espace d'un instant le plaisir mesquin de ne pas les lui ramasser.

Après m'être défait de l'excès du champagne, je me découvris dans la glace, indigne et laid, et m'étonnai que les ravages de l'amour fussent aussi terribles. Soudain l'avion piqua du nez, se redressa tant bien que mal et poursuivit son vol au galop. L'ordre de regagner les sièges s'alluma. Je sortis à toute vitesse, dans l'espoir que les turbulences divines réveilleraient ma belle qui, terrorisée, chercherait refuge entre mes bras. Dans ma hâte je faillis écraser les lunettes de la Hollandaise, ce qui ne m'aurait pas déplu. Mais je revins sur mes pas, les ramassai, et les posai sur ses genoux, comme pour la remercier de n'avoir pas choisi avant moi le siège numéro 4.

Le sommeil de ma belle était invincible. Lorsque l'avion se stabilisa je dus résister à la tentation de la secouer sous un prétexte quelconque car je ne désirais qu'une chose en cette dernière heure de vol : la voir éveillée, même furieuse, afin de pouvoir retrouver ma liberté et peut-être ma jeunesse. Mais j'en fus incapable. « Bon Dieu, me dis-je avec un profond mépris. Pourquoi ne suis-je pas né sous le signe du Taureau ! » Elle se réveilla d'elle-même à l'instant précis où s'allumaient les panneaux lumineux, et elle était aussi belle et aussi fraîche que si elle avait dormi sur un lit de roses.

Alors, je me rendis compte que, dans les avions, les passagers assis à côté les uns des autres, tels les vieux couples, ne se disent pas bonjour en s'éveillant. Elle ne dérogea pas à la règle. Elle ôta son masque, ouvrit ses yeux radieux, redressa le dossier de son siège, rejeta la couverture sur le côté, secoua sa chevelure qui se remit en place toute seule par la grâce de son propre poids, posa de nouveau son nécessaire sur ses genoux, et se maquilla en quelques gestes rapides et superflus qui lui suffirent pour ne pas avoir à me regarder en attendant l'ouverture des portes. Puis elle mit sa veste de

lynx, m'enjamba presque en formulant une excuse conventionnelle en pur espagnol des Amériques et partit sans un adieu, sans même me remercier de tout ce que j'avais fait pour que nous passions une nuit heureuse, avant de disparaître jusqu'au jour d'aujourd'hui dans la jungle de New York.

*Juin 1982*